

Séminaire Européen
de JECI- MIEC
à Strasbourg, novembre 1980
non publié

IIème PARTIE : MOUVEMENTS SOCIAUX :
Rêver ou bâtir l'autogestion du quotidien

Exposé de M^{re} de Lourdes PINTASILGO

(HIE de l'enregistrement
pour correction

INTRODUCTION

Merci de m'avoir donné cette possibilité de revenir 25 ans en arrière, dans un sens, de me retrouver dans le milieu dans lequel j'ai peut-être nourri les plus grandes amitiés, au plan international, que j'ai encore aujourd'hui. Et nous disons souvent, les anciens du MIEC et de PAX Romana que nous sommes une mafia autour du monde, parce que, à des moments particuliers, voilà, tout le monde s'écrit, même si on n'a pas donné de signes pendant des années. Et cela est peut-être pour beaucoup dans la recherche que chacun fait à sa manière, et dans sa vie à lui déjà bien longtemps après que nous ayons été ensemble à l'Université et dans des rencontres comme celle-ci.

Mais si je me trouve face à des souvenirs qui sont tous très joyeux, en même temps je suis consciente que je suis dans le présent, que les questions ne sont plus les mêmes et il ne faut pas escamoter la question on est en train de vivre, dirai-je, quelque chose au plan international qui donnerait, à lui seul, occasion pour une réflexion. J'avais envie de dire : je quitte mes papiers et réfléchissons sur l'élection aux Etats-Unis. Qu'est-ce que ça veut dire ?

Donc on est très axés sur le présent; je le suis personnellement; peut-être je suis un peu obsédée par tout ce qu'on dit face aux deux candidats et sur la signification de ce qui se passe. Donc ça viendra probablement à plusieurs reprises dans ce que j'aurai à vous dire.

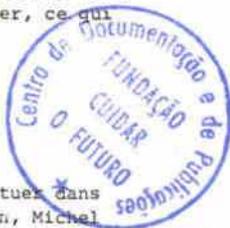
Peut-être je vais être un peu longue je ne savais pas exactement où vous en étiez de votre réflexion ni cette année ni l'année dernière. J'avais reçu d'ailleurs le document de base, et j'ai essayé de poser ma propre réflexion par rapport au chapitre "Les Mouvement Sociaux" en supposant quand même qu'il y a une certaine connaissance dans tout le groupe face aux problèmes sociaux. Chacun écouterà ce dont il a envie et puis nous aurons la possibilité de discuter, ce qui sera plus intéressant.

I. UN CONTEXTE DE LA CRISE

1. Le sens de la crise

Je ne veux pas parler des mouvement sociaux sans les situer dans le contexte de crise. Et tout à l'heure, à la Télévision, Michel Poniatovsky était en train d'être interviewé, et il se demandait si les élections aux Etats-Unis signifiaient une crise temporaire ou bien déjà le début d'un déclin. Cette formulation-là donne le point de départ pour ce que je vais vous dire sur la crise.

Très souvent les dirigeants politiques nous parlent de crises comme s'il s'agissait d'une disjonction temporaire après laquelle reviendrait l'ordre ancien auquel on est habitué. La crise serait quelque chose entre parenthèses qu'il faut subir, contre laquelle



il faut lutter éventuellement, mais qui va nous donner après ce que nous avons toujours connu; c'est-à-dire on nous donne un sens qui est tout-à-fait construit pour nous sécuriser, et très souvent pour nous masquer le caractère brut des faits. Or, dans une vision planétaire des choses, où en effet tout se tient, je crois que par-tout tout le monde est en train de voir ce qui se passe, et ces élections aujourd'hui sont la démonstration par l'absurde qu'on ne peut pas s'isoler dans une petite île "il n'y a pas d'île possible". Tout est en effet planétaire, et dans une telle situation la crise ne peut pas nous amener à l'état où les choses étaient avant la crise.

C'est pourquoi, en regardant vos questions dans votre document, à un moment donné on se pose la question : est-ce que les mouvements sociaux sont capables de recréer des lieux où on peut communiquer, partager les motivations, le sens des choses, de reconstruire des cadres culturels et éthiques qui donneront naissance au nouveau projet politique. Ce préfixe : re-crée, re-construire m'apparaît comme une certaine nostalgie du retour à quelque chose. Je crois que là il y a une ligne sur laquelle je dis : non, il n'y a pas une logique à ça, si vraiment la crise a les dimensions et le caractère dont nous allons parler, car tout doit être nouveau et donc on ne peut pas parler de recréer, de reconstruire. Peut-être de nouveaux verbes sont à inventer, je n'en sais rien, mais c'est d'une autre manière qu'il faut parler.

Et là je crois que cela est senti à un tel point qu'il faut souligner le courage de ceux qui cherchent à l'avenir d'eux-mêmes ou à l'intérieur de l'histoire des hommes, quelle seront les nouveaux verbes, quelle sera la nouvelle démarche qu'ils peuvent faire pour commencer les temps nouveaux.

Donc la crise actuelle apparaît à mes yeux comme une rupture, comme un changement radical, comme une modification des repères qui nous avaient aidés pendant longtemps et auxquels nous faisons appel et référence dans nos démarches. En d'autres termes, la crise ne m'apparaît pas comme un simple sursaut, mais implique une référence nette à ce que Edgard Morin appelle "l'élément de complexité, c'est-à-dire un élément de tout un système - je sais que certains d'entre vous sont axés sur les modèles systématiques et tous ses équilibres, enfin, je vais toucher ça en filigrane. La complexité donc du système où s'affrontent par définition decomplexité, des complémentarités, des contractions, des éléments qui sont même à la rigueur antagonistes.

La disjonction que les politiciens aiment à nous présenter comme temporaire et qui sera tout à fait résolue dès qu'ils seront élus, alors la crise sera finie, on viendra à bout de la crise avec telle ou telle solution, cette disjonction est en effet d'ordre global. Et là nous devons faire intervenir plusieurs concepts qui sont familiers aux uns et aux autres selon les lignes de pensée dans lesquelles vous êtes de par vos études, vos intérêts, c'est-à-dire qu'il s'agit d'équilibre systématique : le tout est en jeu, et toutes les parties du tout sont en jeu. Il s'agit aussi d'équilibre métabolique, c'est-à-dire le tout n'est pas un tout qu'on regarde de l'extérieur, le tout est organique, est lié aux fonctions essentielles



de la vie, est orienté vers un "plus" au niveau de ce qui soutient la vie, en tant que vibration, jaillissement d'esprit. Et cela se situe aussi au niveau de ce que l'on peut appeler l'équilibre énergétique, c'est-à-dire que aucun aspect de la crise ne peut-être vu en soi-même, mais il doit être vu toujours en terme des échanges avec le système qui constitue son environnement, et échanges en terme d'énergie : des hommes parleront d'entropie et d'autres parlent déjà de négantropie. C'est -à-dire que pour certains systèmes, il y aura un accroissement, si vous voulez de densité de vie c'est la seule chose que je puisse dire par rapport à ce qui est le contraire de l'entropie. Donc le sens de la crise est un sens extrêmement profond, et on ne peut l'escamoter facilement. On pourrait l'analyser sous certains aspects et pour moi il y a un certain noyau de la crise. Du lieu dont je parle, c'est-à-dire de mon lieu soit personnel, soit de formation scientifique, soit de personne qui a été prise totalement dans une révolution qui finalement... dont le glas sonne; pour quelqu'un comme moi, le noyau de la crise se situe dans un certain contexte.

2. Noyau de la crise (l'idéologie industrielle)

Il y a biensûr dans cette crise beaucoup d'éléments enchevêtrés les uns dans les autres, auxquels il faut réfléchir. Mais ils se rattachent, à mon avis, tous, d'une façon directe ou indirecte, à la phase de la vie et de la civilisation des hommes, que l'on peut considérer comme dominée par ce que j'appelle l'industrialisme - et non industrialisation. C'est-à-dire que je me réfère non seulement à certains faits, mais à l'idéologie qui sous-tend la civilisation où nous vivons, quel que soit le régime politique : capitaliste ou communiste. Ce que j'appelle socialiste, régime dominant dans les pays de l'Est, ou les formules qui sont à l'oeuvre avec un mixage tout à fait particulier dans les pays de l'hémisphère Sud. Cette idéologie est aussi présente dans des affrontements qui mettent en face apparemment des adversaires tout-à-fait opposés. Prenez l'Iran et l'Irak maintenant : on ne peut pas penser à deux pays dont le mouvement socio-politique actuel soit plus différencié. J'étais en Irak l'année dernière, et celui qui est maintenant le président était à l'époque le vice-président, et ce qu'il faisait était de parcourir le pays en distribuant, même dans des maisons extrêmement primitives, même dans le Sud dans des habitations lacustres : il arrivait, et dans chaque famille il amenait un frigidaire, une télévision. C'est dire le degré d'appel et d'expectative qui est crée en Irak de par l'abondance de l'argent, c'est-à-dire du pétrole. Par contre, nous avons à côté un pays dont on connaît les repères pour ce changement politique qui est à l'oeuvre depuis déjà un bon moment. Et bien, malgré cette différence entre les deux pays actuellement, dès qu'ils affrontent en terme de guerre, c'est la même idéologie dominante : les deux font appel aux armements américains, à la même technologie; ils utilisent le même type de chantage par rapport aux pays qui peuvent leurs fournir des armes. Donc, finalement, la même idéologie domine.

Et je vais vous donner encore un autre exemple qui pourra vous scandaliser : c'est la réflexion sur la deuxième guerre mondiale. D'un côté - c'est vrai - il y avait la barbarie des camps nazis; mais il ne faut pas oublier que c'est à cette époque-là que les Etats-Unis



ont voté la loi de l'aide alimentaire aux pays qui la demandaient. Et un bouquin qui a fait beaucoup de bruit des 2 pi 3 dernières années, celui de Susan George "Comment meurt l'autre moitié du monde" montre, avec une très bonne documentation, que les aliments ont été utilisés pendant la deuxième guerre mondiale, après et encore aujourd'hui comme une arme puissante que les armes bellicistes au sens strict. Donc la même idéologie finalement est à l'oeuvre à travers des moyens tout différents. Et quand je parle des aliments, l'exemple le plus frappant est celui de l'influence des Etats-Unis par rapport au Japon. A l'abri de cette loi, je crois No 294, du Congrès, les Etats-Unis ont envoyés une quantité d'aliments au Japon. Et nous, en Occident, en Europe, nous nous disions : ah oui ! c'est la façon pour les Américains de se déculpabiliser par rapport à Hiroshima. Ce serait bien... mais maintenant, quarante ans après, on vérifie que les produits qu'on a envoyés au Japon pour aider dans la nourriture sont ceux-là même qui sont le plus demandés, et qui constituent dans le marché extérieur des Etats-Unis, ce qui leur rapporte le plus pour leur balance des paiements. Donc, ils sont trouvés au Japon un marché inouï, et cela pourrait se dire un peu de tous les pays et même du plan Marshall par rapport à l'Europe. Donc, ils y ont trouvé un marché extraordinairement.

Je dresse peut-être un tableau trop noir de cette idéologie industrialiste, mais elle a naturellement certains repères. J'en ai parlé dans une série de conférences que j'ai faites l'année dernière et qui sont sorties maintenant aux Editions du Cerf - c'est sûrement un mouvement social, c'est sur les nouveaux féminismes - et quelque part j'ai écrit un préface français, professeur à l'Institut Catholique, et je cite quelque chose qu'il a écrit dans un livre qui s'appelle "Le lieu du combat", et qui à mon avis dit mieux que toute une série de raisonnements très articulés ce que c'est l'idéologie industrialiste. Il dit : "c'est le cercle du cadre supérieur". Donc c'est à peu près le credo de ceux qui comme nous ont eu le privilège de faire l'Université et qui commencent ou sont en train de travailler.

"Credo - dit le cadre supérieur, engagé en plein temps et un peu plus dans les grandes affaires qui font tourner la planète. Credo : Je crois dans un seul monde livré à l'homme pour qu'il s'en empare et produise toujours plus. Je crois dans la science comme lieu unique de vérité, source de progrès constants, éducatrice de l'humanité. Je crois que l'homme est fait pour le travail, le travail pour le profit, le profit pour des statistiques. Je crois que tous les hommes sont égaux mais que certains sont plus égaux que les autres, que les hommes sont libres, mais que le déterminisme est le principe des principes. Je crois que tous les hommes sont frères, pourvu qu'ils soient de race blanche, de mon école et bien nourris. Je crois que la hiérarchie du pouvoir est le fondement de la société; je crois que monter dans la hiérarchie est la grâce des élus, dont je suis. Je crois que l'argent est la mesure de tout et j'attends la fin de tout qui est la mort. Amen".



Mais si nous regardons bien autour de nous, ce n'est pas tellement éloigné de la vie quotidienne des gens, et c'est au fin fond des décisions que très souvent les gens prennent.

C'est cette idéologie qui est le noyau de la crise. Et les autres éléments de la crise ne m'apparaissent ni comme des causes ni comme conséquences de cette idéologie. En effet, comme j'essaie de me mouvoir dans une conception de l'histoire qui n'est pas macaniciste mais plutôt de caractère plus dynamique, je crois que tout se tient et que les autres éléments sont en équilibre dynamique avec les aspects les plus nets de l'idéologie industrialiste. Il y a un conditionnement mutuel entre ce qui est le plus saillant dans l'idéologie industrialiste et d'autres aspects, et on peut voir ce conditionnement mutuel dès qu'il y a paire d'éléments : par exemple question alimentaire, pour voir politique, et là où il y a l'interface que l'on peut vraiment reconnaître ce qu'il y a de commun et d'interdépendant.

Mais à quoi reconnaissons-nous la crise outre les statistiques dans lesquelles nous croyons plus ou moins, et outre ce qu'on nous dit continuellement?

3. Symptômes de la crise (le quotidien)

Il y a trois points que nous expérimentons dans notre vie quotidienne. C'est d'abord l'ébranlement, des institutions traditionnelles, et cela à tous les niveaux de la vie sociale, deuxièmement, le déplacement du sens ou même, pour ainsi dire, une espèce d'évacuation totale du champ de notre maison, comme si soudainement tout était devenu étranger, et troisièmement, à un niveau très personnel, un certain débousselement de nos désirs. Car nos désirs prennent forme dans des champs magnétiques, et dès que ces champs magnétiques ne sont plus organisés, nos désirs tombent comme l'aiguille d'une boussole : ils ne savent plus où est le Nord. Donc il y a chez chacun de nous-mêmes - quand je dis débousselement je ne fais pas un critère d'ordre moral, ce n'est pas cela que je suis en train de dire -. C'est quelqu'un qui vous pose la question : "Qu'est-ce que vous désirez le plus? Essayer d'y réfléchir, ce n'est pas facile. Et peut-être qu'il y a 20 ou 30 ans, les gens disaient plus nettement : telle ou telle chose ! C'était peut-être assez catégorisé : trouver tel emploi, faire tel travail ; les filles disaient souvent : me marier. Aujourd'hui, est-ce que c'est si net au niveau des désirs? Bien au contraire, et pas seulement au niveau des jeunes, mais au niveau de tous : dans le champ magnétique où nous nous trouvons qu'est-ce qui a la primauté? Où sont vraiment, où vont nos désirs? Où vont-ils? Ceci, pour moi, est très important, comme ce qui est en filigrane de mon premier point, car vraiment dans un certain sens on pourrait traduire le mot de la Bible "Là où est ton trésor, là est ton coeur" "Là où est ton désir, là est ton coeur".

Donc la crise n'est pas seulement une question de superstructure, des armes, des élections, du pouvoir politique, etc..., mais la crise nous touche là où est notre coeur. C'est cette lecture-là



II. LES MOUVEMENTS SOCIAUX DANS LE TISSU SOCIAL

Pour moi les Mouvements sociaux n'apparaissent pas seulement dans l'analyse fouillée qu'au font des gens comme Alain Touraine et d'autres - aux Etats-Unis, c'est très très développé, la recherche sur le mouvements sociaux, en Hollande de même-. Récemment le Conseil de l'Europe dans une réunion préparatoire de la Charte Culturelle Européenne a eu pas mal d'échance sur la question des Mouvements sociaux, et il y a eu des papiers, très bien présentés. Donc je ne vais pas me situer à ce niveau hautement intellectuel, mais je vais dire : il y a trois niveaux de notre existence.

1. Les trois niveau d'existence

Il y a notre existence individuelle et collective, et l'image je vais la prendre de ce que nous voyons de notre planète, de la planète elle-même. Il y a ce qu'on peut appeler souterrain qu'on ne voit pas, qui est enfoui, qui est caché, non pas délibérément, mais par la façon même dont les choses sont vécues et qu'on sent en terme de géologie. Nous savons que apparemment ça ne bouge pas ici et que à l'intérieur de la terre ça bouge. Il y a quelque chose de souterrain qui bouge continuellement.

Le souterrain, je le traduit en termes sociologiques les courants. C'est ce qui n'a pas encore d'expression figée, définitive. Ce sont des courants souvent passagers, mais qui peuvent constituer soit des grands séismes, soit des grands bouleversements de la couche humaine, individuelle et sociale, soit des légers frémissements. Des légers secousses instantanées, bien sûr.

Puis il y a la surface de la planète où les choses bougent, prennent forme, disparaissent.

Et il y a ce qu'on construit : l'édifice.

Et mieux je saute l'intermédiaire, sur cette surface pour voir l'édifice, pas seulement au sens de maison, bâtiments etc., mais l'édifice aussi en terme d'aménagement de tout ce qu'on fait dans la société des hommes. Et je dis : c'est à ce niveau-là qu'on construit l'institution. Donc l'édifice que l'on construit, ce qui devient solide, ce qui est en quelque sorte superposé au courant souterrain, c'est l'intitution.

Et, au milieu de cela, à la surface, se passent les mouvelents sociaux. Les mouvements sociaux sont ainsi en quelque sorte entre deux mondes entre les courants et les institutions. L'image est valable aussi bien de la géologie que de notre propre vie psychologique. Je pourrais parler en terme de Id, Ego et Superego : c'est exactement la même chose. Id, la fonction cachée; le superego, ce que je construis et ce que j'ai besoin de construire tout le temps pour continuer à vivre, sans quoi je suis dans un désarroi total.



Mais fondamentalement, l'égo, c'est-à-dire ce qui à chaque moment, me fait éventuellement rejeter un certain superego et revenir au niveau du Id, et chercher quelque chose tout à fait nouveau.

Avec ces trois éléments je parle ensuite de l'éclatement du tissu social que nous observons aujourd'hui, et qu'est-ce que je veux dire avec ça? Dans cet éclatement les courants - il y en a toujours eu - : on peut prendre la peinture par exemple. Tous les mouvements : impressionniste, surréaliste, symbolique ... sont des courants dont quelques-uns ont pris une forme institutionnelle, et dont d'autres n'ont été connus que a posteriori : très longtemps après, on a remarqué oh! tiens, voilà ça appartient à un certain courant, et cela peut se produire même à l'intérieur d'un individu. Pour donner un exemple : il y a un poète portugais, il s'appelle Pessoa, c'est le plus grand poète portugais. Il a écrit selon quatre personnages tout-à-fait différents, quatre hétéronymes, et la poésie est différente chez chacun. Il n'a pas publié ça avant sa mort, et après sa mort les critiques ont pu prendre tous ses papiers en vrac, et on a pu reconnaître, déceler ce que l'on peut appeler chez lui différents courants. Ces quatre personnages sont tout-à-fait différents, et cela n'a été reconnu que après. Encore aujourd'hui on situe d'autres écrivains par rapport à quelques unes des tendances de ce poète.

Les courants sont donc des phénomènes qui se passent, et qui parfois durent longtemps avant qu'ils apparaissent, sont des phénomènes de plus en plus fréquents, mais de durée de plus en plus courte.

J'ai l'impression que toute la vie sociale est extrêmement radioactive, et s'il en est ainsi dire, une espèce de désintégration atomique qui fait que chaque fois les éléments qui en découlent ont une vie moyenne de plus en plus courte, et sont de moins en moins stables.

C'est à dire que parfois on ne peut les reconnaître qu'à leurs effets.

Autres exemples :

Les courants de jeunes depuis 1960 jusqu'à maintenant, la vitesse selon laquelle les différents courants du mouvement de jeunesse sont succédés, jusqu'à aujourd'hui, à un tel point qu'on dit, oh, c'est un autre monde. Il y a telle et telle chose : on ne comprend plus rien.

Les gens de 15 ans qui se tournent vers les gens plus âgés qui disent : ah les jeunes ?

2. Rapport courant, institution

Dans ces courants nous n'avons pas suffisamment de capacité de saisir le contenu et la signification elles aussi, éclatent. Mais elle



éclatent d'une manière ou d'une autre. C'est qu'en voulant survivre, en voulant à tout prix être éternelle "rêve de tout rêve", les institutions se croient des êtres vivants, et alors elles effacent le but pour lequel elles étaient créées et les remplacent par des buts qui finalement sont de l'ordre des moyens. Dès qu'une institution commence à trainer, nous provoque une certaine gêne, c'est très probable qu'il y a là des moyens qu'ont été érigés en fin. Avec les élections aux Etats-Unis : les partis sont sensé stimuler la volonté du peuple, l'éduquer, être la courroie des transmissions, vers le pouvoir en exprimant le pouvoir du peuple et, cette espèce de chose incroyable qui est le système aux Etats-Unis, je dirais examiner les résultats parce que je ne sais pas encore dans chaque Etat qui a voté, Reagan, comment les voies se sont réellement distribuées parce que vous savez que ensuite ça va au collège électoral qui lui doit voter pour la majorité dans son état, c'est une espèce de pont de vote. Est-ce qu'on peut dire que les partis, créés pour donner la possibilité aux hommes sont en condition de mener les affaires de leur pays, en ce cas ce n'est pas seulement les affaires de son pays, c'est quelque chose de beaucoup plus large. Est-ce que les partis proposent des modèles de société ? Non.

Pendant six mois on a vu ces bonshommes qui se sont déplacés partout dans les Etats-Unis à qui vendra le produit le plus attirant, à qui essaiera de gagner le plus de voix dans l'électorat. Pourquoi ? Parce que les partis ont cessé d'avoir en vue le but qui leur était propre, c'est-à-dire de traduire au niveau de l'Etat ce que la société désire, mais ils ont érigé en but le jeu de pouvoir à l'intérieur même des partis. On peut dire le même si je regarde pas la France actuellement, si je regarde mon propre pays on peut dire que les buts véritables, le parti qui doit faire le lien entre la société civile et l'Etat, on voit que les partis deviennent un monde à part, dont les moyens deviennent, les buts, en escamotant les buts réels qu'il devaient donner. Par rapport au Portugal pour les élections présidentiels qui approchent, c'est quelque chose de cet ordre là.

3. La présence des chrétiens

La présence des chrétiens : pour moi c'est, soit au niveau des courants, soit d'être attentifs, d'être toujours vigilants dans le sens de la compréhension des courants, et par rapport aux institutions à cette question des buts et des moyens, c'est de ne jamais confondre et d'être là comme une conscience, comme l'expression de la conscience collective pour veiller à ce que les buts fondamentaux ne soient pas submergés par les moyens érigés en buts secondaires. C'est quelque chose de la vie du chrétien, il faut qu'à plusieurs reprises il se dise voilà cela ne nous même nulle part.

4. Les mouvements sociaux comme passage

Le mouvement social a toujours existé et il était ce passage du courant à l'institution. Mais toujours, le véritable intérêt était porté soit envers les courants parceque ils représentaient certaines



tendances de la vie intellectuelle où artistique, soit vers les institutions qui sécurisaient les gens.

On peut dire que en terme, même de mouvement social c'est véritablement notre époque qui s'en soucie et réfléchit là dessus.

Je vais vous donner un exemple de l'indifférence de notre époque par rapport à un mouvement social.

Cela pourrait porter comme titre "La démocratie au Portugal après la révolution". Avant la révolution il y avait plusieurs courants, des courants tout-à-fait souterrains, il n'était pas question qu'il en soit autrement les seuls qui étaient des groupes de conscientisation clairement des groupes d'opposition, à la rigueur partis avec le parti communiste qui était véritablement organisé les autres ne l'étaient pas des groupes d'associé d'ordre socio-culturel, mais ce qui émergeait de tout ça beaucoup de chose se faisaient à l'abri de l'Eglise, sans que l'Eglise s'en rende compte peut-être la possibilité de liberté d'association et de réunion qu'on avait à l'intérieur de l'Eglise, et ce qui émergeait comme courant était les chansons de contestation et clairement de regret, toutes chantée sur un ton d'immense symbolisme; très rarement d'une façon neste mais toujours au niveau symbolique, je ne veux pas escamoter l'action souterrains des groupes chrétiens comme des lieux où se disaient certaines chose et où un encouragement était en train de se construire et ces courants étaient orientés vers la défense des libertés donc la fin de la dictature et la fin de la époque coloniale.

Fundação Cuidar o Futuro

Nous recevions de l'extérieur, c'est-à-dire de l'Europe, on seulement un encouragement mais je me rappelle avoir découvert un jour en Hollande, qu'entre Amsterdam et Rotterdam il y avait plus de 30 comités de défense de quelque chose, par rapport au Portugal. C'était typique de la vie Hollandaise tout est très organisé, c'était d'ailleurs très utile, ça à servi comme relais par rapport au mouvement de libération en Afrique, c'était très important. Donc il y avait cet encouragement de ces autres pays, par exemple des pays scandinaves qui demandent un grand appui. Il y a eu la libération et qu'est-ce qui c'est passé ? Pendant les premières années c'était véritablement et là j'en suis tout à fait convaincue, l'éclosion d'un véritable mouvement social qui ne rentrait plus dans les catégories que les gens connaissent. Si on parle des luttes de classes : ce n'était pas seulement cela, si on parlait de révolte des jeunes il y avait ça, mais, ce n'était pas non plus seulement ça.

Donc partout la société éclatait dans toutes les institutions, les courants prenaient vraiment une forme de grande mouvance de telle sorte que les militaires eux-mêmes qui ont fait la révolution, quelques semaines après le jour de la révolution, quand le gouvernement a pris le pouvoir, les militaires étaient complètement débordés. Ils ne savaient plus comment faire face à cette multiplicité presque infinie d'initiatives et de réalisations populaires.

On avait des comités d'entreprises, de locataires, d'écoles, même les écoles secondaires avaient la participation des élèves dans ce qu'on appelait la gestion démocratique. Tout était renversé



non seulement dans le souci de tuer le père mais était renversé vers l'école de quelque chose de nouveau, qui était encore à l'Etat embryonnaire.

Mais alors l'Europe nous a regardés et a dit : Cette jeune démocratie il faut l'apprentissage de la démocratie. On ne peut pas les aider, pas encore, parce qu'ils n'ont pas encore les véritables institutions démocratiques.

En effet, on était encore en un an, nous avons fait les élections comme on avait promis, on avait notre constitution, notre parlement on s'est arrangé du côté des démocraties, comme il faut. A ce moment là, c'était trop tard. Parce que ceux qui nous avaient poussés à faire la décolonialisation, ne se sont pas souciés de peu de 600'000 personnes qui sont rentrées d'Afrique et qui sont venues pour un pays de 9 millions d'habitants. Et quand on parlait: il ne peut pas avoir une solidarité à l'échelle Européenne, on vous disait : ah non, tant que vous n'avez pas les institutions démocratiques en place, il faudra attendre. Je ne dis pas que c'est la seule raison. Mais je suis sûre quand grande partie, la situation du Portugal actuellement est-ce qu'elle est, c'est-à-dire, non seulement l'échec d'une révolution, mais un danger de la démocratie, en grande partie parce que l'ensemble, même les Portugais, la plupart des portugais qui étaient au gouvernement n'avaient pas l'idée qu'ils étaient partie prenante dans le mouvement social, c'était la démocratie qu'ils avaient apprise en exil, ils leur fallait exactement les mêmes choses qu'ils avaient vues, qu'ils connaissaient et qu'ils estimaient, être le seul visage possible de la démocratie.

On n'a pas compris qu'une autre société pouvait naître de ce mouvement social, car les enjeux et les acteurs étaient tout-à-fait autres et cela des deux côtés : soit du côté des gens très rangés qui voulaient la démocratie à l'occidentale, soit du côté des groupes dont on avait chaquefois l'impression qu'ils prenaient le pauvre marx pour voir ce qu'il avait dit sur telle ou telle chose. Quand cela ne s'appliquait absolument pas à la situation portugais.

5. L'écoute des mouvement sociaux (lire l'histoire et les mouvements sociaux)

Très souvent nous sommes en train de lire l'Histoire, nous sommes sur le vif de l'histoire et nous la laissons passer à côté. Nous ne savonsfaire la lecture de l'histoire. Il y a cette phrase merveilleuse chez Isaie, Claudee l'a reprise d'ailleurs dans "Jeanne d'Arc au bûcher" et c'est une phrase que je trouve toujours extraordinaire : on donne à quelqu'un un livre et on lui dit, lis et le lecteur répond : le livre est fermé, puis on ouvre le livre et on lui dit : lis, puis il répond je ne sais pas lire. Donc parfois nous croyons que la difficulté est extérieur, mais en effet ce dont il s'agit est la lecture, puis des événements de la lecture et de l'interprétation.



Dans le sens que j'avais l'habitude de dire à l'Unesco très souvent en parlant de l'analphabétisme; oui, c'est un problème politique, mais ce n'est pas seulement un problème qui concerne les 900.000.000 de personnes dans le monde qui ne savent pas lire ou écrire, mais de nous tous dans la société de l'hémisphère Nord qui ne savons pas lire les événements car lui c'est décodé des signes. Et vraiment sommes nous capables de décodé des signes ?

C'est pourquoi j'ai mis la lecture des mouvements sociaux. C'est indispensable. Il n'y a pas de Mouvement Sociaux, il n'ont pas de pression sur le réel, si nous ne faisons pas l'effort de les comprendre.

Quand je dis faire l'effort de les comprendre, je tombe à nouveau dans un langage qui n'est pas adéquat. Car les Mouvements Sociaux se passent non seulement au niveau du rationnel, mais à beaucoup d'autres niveaux. Et que là, il y a, comme un appel à beaucoup d'aspects dans chacun de nous qu'il faudrait dilater au maximum.

6. Les mouvements sociaux déjà traduits Institutionnellement, quel bilan?

Le fait de distinction entre des mouvements sociaux qui sont déjà traduits au point de vue institutionnel et là j'aimerais faire référence à une conférence qui a été tenue récemment par un hollandais où c'est une systématisation que nous connaissons tous et que nous connaissons tous et que je vous rappelle.

Le mouvement écologique sont orientés vers la simplification de la vie, les mouvements donc d'un nouveau style de vie.

Les mouvements spirituels inspirés par le christianisme soit par les orientaux, soit en fait par des mélanges de religions assez synchrétiques de tout cela.

Les mouvements qu'on peut appeler psychologique, en fait des mouvements du développement du potentiels psychique de chacun.

Les mouvements de femmes, les féministes. Les mouvements pour des technologique, le mouvement anti-nucléaire.

Etant donné qu'à travers tout cela il y a des lignes qui passent et où passent nettement à travers tous ces mouvements soit le mouvement pour la paix, soit un certain mouvements de rapprochement Nord-Sud : Rapprochement, affrontement dialectique. Chacun de ces mouvements, dont je viens de parler démontrent une longue réflexion et elle doit être faite.

III. LES MOUVEMENTS SOCIAUX EN TANT QUE COURANTS FACE A DES NOEUDS DE LA CRISE

J'ai pensé que dans un groupe comme le vôtre vous êtes nécessairement plus ou moins impliqués dans plusieurs de ces mouvements et qu'ils



serait peut-être plus important d'essayer de faire une coupure transversale à travers tous ces mouvements, essayer de les grouper selon des courants qui sont à l'oeuvre aujourd'hui. Et c'est cette quatrième partie que je vais développer : les maux sociaux en tant que courants, c'est-à-dire que je vais annoncer à certains égards n'a pas encore de traduction institutionnelle et certains ne trouveront pas que ce sont des mouvements sociaux au sens strict, mais il correspondent à ce que j'appelle des noeuds de la crise. Donc j'en ai pris quatre, et chaque fois je dénonce quelque chose et puis je dis quel est le mouvement et quelles sont les grandes lignes des mouvements sociaux qui essaient de répondre à ces noeuds de la crise.

D'abord il y a dans la société actuelle, ce qu'on peut appeler les appareils producteurs d'idéologie. A ces appareils vont répondre des mouvements de recherches de nouvelles valeurs et de nouveau style de vie, car on semble être déjà à la limite de ce qu'on peut supporter de poids idéologique qui passe à travers de toute la société.

Néanmoins pour rendre plus claire comme j'ai touché au début la question de l'idéologie industrialiste, je voudrais quand-même toucher certains noeuds de la société et de la crise où cette idéologie se produit :

La famille nucléaire d'abord : je demande aux évêques de m'excuser mais en effet, la famille nucléaire est en étroite liaison avec la période de l'industrialisation, avec les 200 ans d'industrialisation.

Cet à fur et à mesure que se poursuit l'industrialisation que la famille nucléaire prend le devant. Et elle est donc un produit de l'époque bourgeoise, elle correspond à l'essor du capitalisme et elle dépend d'une façon très étroite de l'accroissement du mode de vie urbain.

Voilà quelque chose dont on dit la crise de la famille quand en fait, la famille est elle-même porteuse d'idéologie, qu'elle est elle même cette famille nucléaire, partie prenante de l'idéologie dominante.

On pourrait aussi parler de l'école telle qu'elle est vue aujourd'hui. Ce que j'appelle l'école bancaire, c'est-à-dire comme institution d'échange, d'investissement.

D'ailleurs c'est comme ça que les programmes officiels des gouvernements parlent. Combien est-ce qu'on investit dans l'éducation, dans les écoles, combien on en retire sur le profit, d'où par exemple des pratiques comme le numérisation à l'université, c'est tout-à-fait idéologiquement bien net c'est parce que l'école est cette institution bancaire, monétarisée, et sans avoir fait le saut décisif qui correspond finalement à la démocratisation de l'école à tous les niveaux. Cette chose effrayante qui reste toujours dans tous les



pays tout le monde continue de parler de l'institution universitaire comme si elle était une institution tout-à-fait spéciale avec une vocation du temps du Moyens-Age quand les universités sont nées; or il faut se rappeler qu'en 1957 il y avait à l'université 38'000'000 étudiants pour plus de 2'000'000 enseignants. Ce chiffre est exactement le même en 1950 soit 25 ans plus tôt. C'est-à-dire qu'en 25 ans l'institution universitaire est devenue sociologiquement une institution aussi démocratisée, si vous voulez en terme de chiffres, comme il était dans les années 50, l'école secondaire, entamée et donc une pensée tout-à-fait autre devait être sur l'enseignement supérieur. Je viens, il y a deux mois de participer à un colloque de professeurs universitaires, où j'ai touché ce points, et où on m'a dit : tu ne connais rien à nos traditions universitaires, pourquoi ? parce que la tradition universitaire est d'essayer de perpétuer ce ghetto, ce monde à part qui aurait une mission spéciale dans le monde, etc. : Or il y a là quelque chose sur lequel il faut se pencher et quittez ?

On pourrait parler aussi des appareils producteurs d'idéologie de la religion instrumentalisée.

Une américaine ne disait que un des mouvements qui soutenait Reagan ets le mouvement de Réarmement Moral qui compte, réellement, 30'000'000 personnes aux Etats-Unis, recrutées chez des fondamentalistes protestants, mais aussi chez des catholiques. Donc voilà un exemple, pour ne par parler de mon pays...

Dans mon pays le jour des élections, il y avait un papier distribué à la porte de toutes les Eglises, le 6 octobre, et qui disait :

" Tu es libre face aux élections, ne te laisse pas influencer. Personne ne te voit, fais ce que te dit ta conscience. Mais n'oublie pas Dieu seul te voit. Vote Alliance Démocratique". La religion devient facilement l'instrument de n'importe quel appareil.

Il n'y a pas qu'au Portugal, tout le monde connaît les déclarations des Evêques allemands de la République Fédérale par rapport aux élections d'octobre. Avec le Vatican II les chrétiens ont découverts soudainement qu'on était le peuple de Dieu. On a commencé à faire la modernisation de l'Eglise.

La religion instrumentalisée et instrumentaliste à nouveau par la même idéologie, car penser un paroisse qui va bien, un mouvement qui va bien, en est pour beaucoup : est-ce qu'on est démocratique ou pas ? est-ce qu'on a demandé à tout le monde son avis?

Tout ce qui fait l'attirail de la démocratie parlementaire du jeu de la démocratie libéral. Regardons l'histoire de l'Eglise, il n'y a pas que ça, car sans doute la démocratie au sens le plus profond et la voix de l'Esprit qui parle en chacun croyants, qui doivent être consultés chaque fois que le collège des Evêques doit dire quelque chose d'important. Oui, il y en a dans toute la tradition de l'Eglise, mais il y a en même temps des voix qui se font



entendre, et qui regroupent les gens et en regardant l'histoire de l'Eglise, nous voyons, des tribus... Pourquoi est-ce que en chantant le psaume 121 "les tribus montent vers Jérusalem...", parce que nous savons bien que de la fin des temps vient jusqu'à notre époque, cette longue marche de différentes familles chrétiens qui s'approchent selon parfois les va et vient des uns parmi les autres et s'acheminent vers Jérusalem. Et je crois que cela est une réalité beaucoup plus riche que toutes sortes de comparaisons clos dans lesquels on pourrait vouloir mettre l'Eglise sous prétexte de démocratie. Mais naturellement porteur aussi d'idéologie, il semble qu'il ne reste que cela, tout ce qui apparaît comme particularisation du politique, c'est-à-dire le politique n'est plus la chose publique, entendue dans ce qu'elle a de rapprochement, de tendance, etc., mais c'est finalement les partis au-dessus de la société, comme on disait tout-à-l'heure.

Est encore producteur d'idéologie, cet empire immense des mass-media, vraiment comme quatrième pouvoir, non seulement distributeur d'information, mais fondateur d'opinion, fondateur de vérité, créateur de faits et parfois créateur d'événements. Donc une nouvelle mythologie pouvant à n'importe quel moment, prendre le dessus, et donnant des événements, des interprétations tout-à-fait particulières.

Dans ce monde très idéologique, quelle est la ligne dominante des mouvements sociaux qui s'y oppose ? C'est les mouvements qui cherchent des styles de vie nouveaux et des nouvelles valeurs, c'est-à-dire des mouvements, les courants, qui ressortent fortement, au-delà de l'idéologie, qu'il y a l'être humain. De tout ce que j'écoute, tous les mouvements veulent dire non seulement la projection des aspirations dans la durée, mais aussi la captation de l'instant, de ce qui est immédiat, de ce qui donne immédiatement non seulement une place à ce qui est devoir, à ce qui reste à faire, à un engagement à quelque chose, mais ce qui donne en effet une possibilité énorme d'intégration du plaisir à la vie. Et on peut dire beaucoup de choses du plaisir à notre époque, on peut dire que le plaisir il y a comme un courant hégoniste qui circule dans le cinéma, la publicité, et sous d'autres formes, mais en même temps il y a une dilatation du moi, c'est-à-dire se donner le temps de vivre, de saisir le moment présent, et surtout, ce n'est pas une annotation morale que je donne au plaisir, c'est cette pleine acceptation d'une vie humaine entière, totale, et dans le plaisir et sur beaucoup de registres à la fois, et on peut l'éprouver autant dans la relation avec d'autres que dans une lecture, une exposition ou une promenade. C'est un désir qui vraiment retentit dans tout l'être humain. Mais se n'est pas sans question, car on peut se demander si le plaisir est un frein au projet, au devoir, à l'engagement dans une cause?

1. Mouvements sociaux et l'économie

Une deuxième tendance que l'on peut voir dans les mouvements sociaux actuels, face à certain noeuds de la crise, sont ceux dont le souci serait l'économie au service de l'homme. Ceci par



rapport et en opposition à quelque chose qui est très lié à ce que j'ai appelé le noyau de la crise, c'est-à-dire à l'idéologie industrialiste et qui est finalement la situation de faillite des systèmes économiques actuels.

Il me semble que les systèmes économiques apparaissent tels que nous les connaissons, comme destructeurs de valeurs. En effet, dans les pays occidentaux, ils donnent le primat au profit, dans les pays d'économie lanifiée l'expression utilisée, est la croissance économique, mais on croit tellement que l'idéologie passe à travers les différents régimes politiques que l'expression croissance économique qui appartenait à l'économie de planification centrale est utilisée depuis quelques années indifféremment à l'Est et à l'Occident. Et peut être par une espèce de pudeur elle a remplacé le mot profit, mais en fait il s'agit d'accumulation de la plus-value, finalement. Il reste à savoir au profit de qui... mais, ce n'est pas là notre objectif à ce moment, mais dans ce primat de la croissance économique, ce que nous voyons et ce qui me frappe et pas seulement moi, c'est que les politiques ont transformés les moyens en finalité. Si vous écoutez un dirigeant politique actuel, faire un plan ou dresser la liste de ses promesses, il est pratiquement sûr que vous entendez que le taux d'inflation va tomber, que l'on fera tout pour faire diminuer le taux de chômage, et s'il s'agit d'un pays pauvre, il aura à parler aussi de la combinaison financière entre le taux d'intérêt et le degré de fluctuation de la monnaie. C'est-à-dire que quel que soit nos dirigeants politiques, de n'importe quel pays, ils semblent le plus souvent avoir des buts pour la société que des buts de nature strictement économiques, mais là au niveau des moyens.

Car on pourrait avoir un but économique, par exemple, nous allons développer l'agriculture avec telle ou telle culture, avec tel ou tel produit, cela correspond à la tradition culturelle d'une certaine région, ou cela peut nous permettre une participation plus large à la solution du problème de la faim dans le monde, on pourrait se situer encore au niveau de la production et de l'économie, dans le discours politique. Mais malheureusement, ce n'est pas à ce niveau qu'on se situe, mais au niveau des indications, car taux d'inflation, taux de chômage ne sont que des indicateurs sur lesquels, bien sûr, on doit travailler, mais pour atteindre d'autres buts. Or, qu'est-ce qui arrive ? Les dirigeants parlent comme cela, et pas seulement les dirigeants nationaux au plan international, c'est le même type de discours qui se produit, type de discours qui va jusqu'à influencer même les stratégies internationales de développement. Or, un tel remplacement des buts véritablement humains par des buts qui sont des moyens, est accompagné par la domination des mêmes technologies partout, bien sûr, car pour atteindre un certain taux de croissance économique, il faudra qu'un certain type d'industrie soit intensif au point de vue du capital, et pour cela elle doit utiliser la même technologie employée dans les pays hautement industrialisés. Cela se traduit aussi à l'attri-

Fundação Cuidar o Futuro



bution de valeurs uniquement à ce qui passe par le circuit monétaire, et l'exemple le plus frappant a été indiqué lors de la Conférence mondiale de la décennie des femmes à Copenhague. C'est très net que les femmes dans le monde entier, constituent l'immense majorité du système éducatif, pas seulement entant qu'école, en tant que corps enseignant, mais aussi elles font l'initiation à la vie des enfants, partout, c'est-à-dire ce sont elles qui donnent les valeurs, les codes, les signes. Ce sont elles aussi partout qui travaillent qui fournissent la nourriture, soit qu'elles la cultivent directement, dans tout l'hémisphère Sud ce sont pratiquement les femmes qui travaillent les champs et produisent la nourriture. Ce sont elles aussi qui sont employées dans les industries agro-alimentaires, et finalement ce sont elles qui préparent directement la nourriture qu'on va manger en général, c'est comme cela.

Or si l'on n'exclut le travail dans les aires industrielles et alimentaire, ce qu'on vérifie c'est que la plupart de ces tâches apparaissent comme invisibles. Et déjà, il y a quelques années, un rapport de la P.A.O. disait : "des femmes sont sociologiquement invisibles" et Willy Brandt, dans le rapport Nord-Sud, dans son introduction, dit "elles sont statistiquement invisibles, c'est-à-dire leur travail ne passant pas par le circuit monétaire, c'est comme si il n'existait pas, et bien sûr les femmes elles-mêmes ont intériorisé cela. Si on demande à une mère de 3 ou 4 enfants en bas-âge qui doit s'occuper d'eux pendant la journée, si on lui demande : "qu'est-ce que vous faites : elle dit : "je ne travaille pas", en entendant par là qu'elle n'entre pas dans le circuit monétaire. Bien sûr que tout ceci a été et va encore peu d'années développé par les femmes elles-mêmes, quand on disait - Ce qu'on conteste maintenant - qu'il n'y aurait de valeur que ce qui se traduisait par une rémunération. Donc là, si le travail des femmes est exemplaire par rapport au circuit monétaire, il y a d'autres aspects où également nous pouvons voir quelles difficultés il y a à attribuer de la valeur. Voyez par exemple un artiste, un écrivain.

Cela prendra très longtemps avant que leurs oeuvres puissent passer dans le circuit monétaire. L'artiste est pendant très longtemps négligé, oublié. Mais ce primat de la croissance économique, l'économie en tant que système, conduit aussi au travail comme assujettissement de l'homme. C'est-à-dire que les lois économiques acceptées par les pouvoirs en place vont soumettre l'homme de plus en plus. Et on en arrive au point de dire : il faut créer des emplois, et on ne se demande même pas si ces emplois correspondent à des activités intéressantes, satisfaisantes, non seulement qui donnent de l'argent, ce qui est nécessaire mais aussi qui correspondent à un épanouissement personnel. Et là nous sommes tous pris dans ces rouages. Et finalement ce primat de l'économie se traduit par ce que les mouvements écologistes sont toujours en train de dénoncer : l'épuisements des ressources naturelles.

Donc un changement radical est nécessaire, il est à opérer, et un changement où l'économie soit reconduite à sa catégorie de moyen, de langage. Car c'est cela qu'elle est, elle est un langage conventionnel, strictement conventionnel, pour dire un certain nombre de chose



des échanges entre les hommes et entre les peuples. Or cette tendance n'est pas ressentie seulement à l'extérieur de la science économique, elle est ressentie à l'intérieur des groupes qui ont affaire à la science économique en tant que telle. D'abord par le rejet chez beaucoup d'économistes, des systèmes axés uniquement sur le profit, des systèmes Keynésiens de croissances, et cela se traduit dans une critique très sévère des pratiques d'organisation financière internationale, comme le F.M.I., et la Banque Mondiale, naturellement.

Or cette critique se fait à différents niveaux et je dois dire qu'elle se fait de plus en plus nettement. Avant la Conférence de la décennie des Femmes de Copenhague, j'ai dû présider une table ronde à New-York aux Nations Unies où on avait un groupe de femmes exerçant des fonctions politiques, et un groupe plutôt d'homme qui étaient des économistes renommés : il y avait quelqu'un de la Banque Mondiale, il y avait très peu de temps. J'ai lancé mon pavé sur la table en disant : la science économique est vide, elle ne dit plus rien, et je m'attendais à ce que les économistes me tombent dessus, en me disant : "mais enfin, quelle hérésie!". Mais non, c'est exactement le contraire qui s'est produit.

En effet, notre papier doit être discuté ces jours-ci à l'Assemblée Générale des Nations Unies. On a réussi à faire un papier. C'était d'ailleurs la convergence du mouvement des femmes et la critique foncière des stratégies internationales de développement. On est arrivé à quelque chose ensemble où on se dit : continuer avec des stratégies où le but est une croissance avec X %, enfin ce qu'on a toujours dit : il faut que les pays sous-développés accroissent leur PNB de 5 % et que l'aide des pays riches soit de 1 %. On sait très bien que personne n'a donné ce 1 %, qu'il y a deux des pays scandinaves qui sont dans les 0,92 %, et puis que les autres pays européens sont dans les moins de 0,50 %, et que même quand il y a cette aide, c'est une aide en apparence, une aide pour ensuite acheter les produits qui intéressent. Donc là il y a en effet, un vide et un faux semblant de cette stratégies internationale du développement, qui exige une autre conception de l'économie, c'est-à-dire une autre visée politique, soit au plan national, soit au plan international, à la fois dans la proposition des objectifs, qui seraient alors les besoins essentiels de l'homme, et dans le déroulement même soit du plan, si c'est le niveau national, soit des stratégies, si c'est le niveau international. Je veux dire qu'il ne suffit pas de parler des besoins essentiels des hommes et de la façon dont on va les satisfaire, mais qu'il faut une participation des citoyens à l'établissement des priorités et des besoins essentiels, ce sont les hommes et les femmes qui doivent dire ce qui est vraiment important et ce qui véritablement les concerne.

Ce renversement des buts au niveau de l'économie, en essayant d'axer tout sur les besoins essentiels, amènera aussi à une expression sur d'autres aspects, aspects technologiques.



On arrivera peut-être à un travail qui sera davantage activité épanouissante, et on arrivera aussi à un environnement, qui n'est pas seulement objet de protection, mais qui en quelque sorte fait l'homme, que ce soit l'environnement naturel, que ce soit l'environnement que l'homme lui-même a créé.

2. Domination technocratique dans l'économie

En ce qui concerne la technologie, par exemple, ce que nous voyons de plus en plus, ce qui est important c'est la recherche qui s'oriente vers des technologies appropriées à chaque société, et à ce qu'on peut appeler sa matrice culturelle.

La domination passe aujourd'hui en terme de technologie, et la il y a plusieurs travaux faits dans le Sussex en Angleterre qui sont intéressants, la domination passe aujourd'hui par beaucoup de thèses de doctorat. Car arrivant au moment où ces personnes deviennent à leur tour professeur, ou sont engagées comme cadre m'importe où, elles vont faire appel évidemment aux technologies qu'elles ont connues et qu'elles savent maîtriser. Il y a plus de 10 ans est beaucoup de choses se sont passées entre-temps, mais la question des technologies si on les mets authentiquement au niveau des buts et si on change comme on doit changer tout le système économique alors il faut bien qu'il y ait davantage d'attention sur d'autres technologies, et qu'on ne tiennent pas comme acquises, car je vois beaucoup de jeunes, très soucieux des pays du Tiers Monde mais au moment où ils arrivent dans ce Tiers-Monde et où il n'y a pas tous les gadgets auxquels ils sont habitués, ils se trouvent terriblement gênés, et réciproquement les jeunes et les moins jeunes des pays sous-développés économiquement arrivant dans des pays riches, tombent immédiatement sur ce qui est gadget sur ce qui n'existe pas chez eux.

Les technologies appropriées n'apparaissent aujourd'hui comme la seule voie possible pour mettre un frein à l'exploitation par les multi-nationales et par le système économique tel qu'il est à travers le monde.

3. Le côté du travail

Le travail est non seulement un moyen de gagner son pain, mais aussi un moyen d'épanouissement personnel.

Et là, je vois deux voies : d'un côté la voie réformiste qui arrivera même si les dirigeants politiques ne prennent pas de décision très nettes.

Quelle est la voie réformiste ? C'est l'aménagement des horaires, des conditions de travail, c'est même l'obligation pour trouver des emplois, de réduire l'horaire de travail.

La voie contestataire est celle qui conteste radicalement le travail comme contrainte, comme corvée.

Fundação Getúlio Vargas



Et l'importance accrue du secteur quaternaire, c'est-à-dire des activités qui n'entrent pas dans le circuit monétaire et qui néanmoins sont nécessaires à la société.

Aux Etats-Unis si le travail était réduit en termes monétaires, cela donnerait 50 % du budget national. Donc cette importance accrue du secteur qui ne passe pas par le circuit monétaire est aussi l'objet de gestes très contestataires. Enfin quelqu'un qui peut gagner beaucoup d'argent dans le travail qu'il fait, étant donné ses compétences, mais qui le fait autrement, cela est un geste qui fait penser. Je crois que nous avons quand même des habitudes qui nous coincent, et il faut avoir beaucoup d'authenticité et de courage pour parfois prendre des décisions.

Il est possible de vivre autrement et de donner une autre valeur aux activités, pourvu que cela nous plaise et que cela soit quelque chose de véritablement satisfaisant, que cela ait du sens en tant que communauté d'êtres humains qui poursuivent une quête de bonheur individuel et collectif.

Je crois que le travail est en train de changer soit à travers les différents mouvements, féministes, écologistes ou spirituel, et partout le travail est mis en question et quelque chose de nouveau est en train de naître. Mais pour y arriver il faut passer outre l'ambition de carrière, d'une échelle qu'on monte régulièrement car quand on regarde sa vie, on peut très bien se dire, et c'est un peu ce qui m'arrive : des décisions que j'ai prises sérieusement mais qui ont été à l'époque un peu étranglées finalement tout cela fait en tout un regard en arrière et ce n'est pas évident que pour donner sa contribution au monde, il soit nécessaire de gravir tous les échellons, les hiérarchies qui nous ont été léguées.

Si les économies deviennent moyens, ce sont les besoins essentiels qui deviennent véritablement but, mais alors ils sont toujours différents pour chaque groupe à chaque moment, et la question qu'on peut se poser au niveau des mouvements sociaux c'est celle de savoir quel est le sens nouveau de la justice sociale. Etant donné que les besoins de quelqu'un de la campagne ne sont pas les mêmes que pour quelqu'un venant de la ville et que les besoins d'un pays à l'autre ne sont pas égales.

Chaque personne a une contribution irremplaçable à donner. Elle doit contribuer au niveau de son existence à la remise en question, à la réponse à des nouveaux défis et le courage aussi de faire intervenir des repères qui sont inhabituels.

g. Démocratie locale/directe

Je toucherai en ce troisième point, les mouvements qui s'inspirent ou qui désirent l'auto-organisation ou l'auto-gestion locale et je les mets dans le contexte, en réaction, à la contrainte réalisée partout par les services publics. Et là je ne fais qu'énoncer que les S.P. partout ont une demande à laquelle ils répondent et parfois ils la créent, cette demande, c'est-à-dire un



accroissement quantitatif, on est de nouveau dans le même registre et, une rentabilité qui deviennent caractères dominants.

Qu'est-ce que cela donne ? j'énonce seulement : les maisons cages, les transports engorgés, la santé aliénée, où nous ne prenons plus de responsabilités à l'égard de la santé qui est une expression de nous-même, de notre corps par rapport à la vie tout court, non nous nous mettons dans les mains de quelqu'un, et cela donne aussi les loisirs préfabriqués avec les industries de loisirs.

A cette nouvelle contrainte on réagit par l'auto-organisation, par des groupes spontanés, par la gestion locales par la tendance vers les groupes de base, et un peu partout les initiatives de quartiers, les projets qui naissent même s'ils sont très petits et un peu partout et je dois vous dire à partir de l'expérience de l'UNESCO chaque pays a un programme de participation ou plan-programme mi-annuel de l'UNESCO, quand on voit ces projets, on voit que partout il y a des projets alternatifs, peut-être quelques-uns dureront 2-3-4- à 10 ans au maximum, mais ils sont l'ébauche de quelque chose. Et dans cette organisation et gestion locale on cherche en effet que la démocratie soit exprimée, non seulement au sommet national, mais aussi au sommet local. C'est déjà un premier moment, mais qu'elle soit aussi une démocratie directe, c'est-à-dire où le rapport de pouvoir délégué.

Les mouvements féministes lorsqu'ils sont vraiment très conscients, ils savent très bien qu'une parole de chacune est une parole unique elle ne peut pas être déléguée. Cela peut donner une cacophonie extraordinaire, et on ne sait plus ce qu'on dit, ni ce qu'on entend, mais en même temps c'est très saisissant parce que c'est la valeur de la personne, de chacun comme parole, non seulement fondatrice de réalités, de faits, d'événements d'institutions autres. Et cette parole qui se dit directement se traduit aussi dans une action, dans une initiative et finalement dans une gestion qui est à mon avis la seule façon que nous ayons actuellement de lutter contre cet envahissement de nos vies, par les appareils de pouvoir, même si ces appareils de pouvoir sont vides de pouvoir. Car, ils le sont très souvent et c'est pourquoi ils ont tellement de rites, c'est parce qu'ils sont vides. Bien sûr, on ne sait pas toujours qu'ils sont vides de pouvoir et nous nous sentons, dans nos vies envahies par leurs décisions. Je vois que ce qui est initiative autonome, ce qui est gestion locale ou déterminée directe, finalement exerce d'une démocratie directe trouve un écho extraordinaire chez les gens, si j'avais le temps, je vous raconterais mon expérience lorsque j'étais au gouvernement du Portugal à la tête du gouvernement, car c'est cela que j'ai essayé de faire, car cela a été pour moi une expérience intéressante.

Comment l'auto-gestion, comment les mouvements sociaux peuvent être l'expression de cette réalité de la base, de ce que nous sommes peut-être c'est la base et le sommet, peut-être la base ne sait pas exactement où elle est et vice-versa, mais en tout cas j'utilise le mot traditionnel. Comment en même temps avoir cela et

Fundação Cuidar o Futuro



pouvoir construire l'autoroute. Ceci étant dit : comment voir ce qui est global ?

d. Régionalisation/planétarisation

Et finalement, nous sommes face à des Etats-Nations et on commence malgré tout à percevoir leur éclatement.

Ces Etats-Nations, il faut bien le dire correspondent aussi à l'industrialisation. Ils sont aussi, et c'est pourquoi ma chanson dominante, mon leitmotif revient continuellement, et cette concentration étatique elle est aussi importante dans les pays où nous avons des systèmes d'Etat-Bureaucratique où Napoléonique. Comme dans des pays apparemment de système libéral, beaucoup plus flou. Si vous lisez un livre que je vous recommande : "Le complexe atomique de Bertrand Goldsmith" ça a été pendant longtemps le commissaire de l'énergie atomique en France et qui était dans les premières équipes où le savoir du début il travaillait au Canada et à Chicago pour la bombe atomique.

L'Etat-Nation est aujourd'hui mis en question, vous le savez très bien, et on peut le voir si nous parlons en terme de technologie appropriée, il y a 30 pays au monde qui n'ont pas de ressources.

C'est quelque chose à laquelle nous devons faire face. Il ne faut pas escamoter. Récemment je parlais avec le Directeur du Fonds monétaire international et à un moment donné de notre discussion il m'a parlé d'un certain pays et il me répondit il n'existe pas. Et il me dit je le connais mais financièrement il y a des dizaine de pays qui n'existent pas, qui n'ont plus d'autonomie qui d'un moment à l'autre peuvent être complètement résorbés par les grandes puissances.

Je réfléchis à haute voix sur la question qui est finalement une certaine abérations de la situation actuelle et quand je mentionne express l'Afrique, parce que c'est un ami qui écrit l'histoire général de l'Afrique et il aide la Haute-Volta, Joseph KIZERBO, il a dit qu'il faudra repenser aux frontières, peut-être pas au sens que les colonies et les métropoles les ont laissées, mais les frontières en tant que réalités, qu'est-ce que cela signifie. Dans cette mise en question de l'Etat-Nation, nous voyons 2 phénomènes, 2 grands courants : d'un côté la régionalisation, les mouvements autonomistes, ils en font beaucoup plus pour l'éclatement de l'Etat-Nation que n'importe quel autre type de discours et là c'est vraiment prôner l'identité culturelle où il y a des racines humaines, sociologiques suffisamment profondes.

Et de l'autre côté nous voyons une conscience planétaire des problèmes. La reconnaissance que les problèmes localisés ou bien le problème est vu planétaire, où bien il n'existe pas.

Il y a là tout un mouvement sociale qui se dessine et de l'autre côté pour les mouvements sociaux déjà existants cela pose la question du dépassement des frontières nationales.

Cela passe par des essais où certaines expansions de structures autres que les structures nationales au delà des fédérations. Et peut-être que déjà, à l'état d'ébauche les mouvements sociaux mettent en question les limites de la souveraineté telle qu'elle est décrite dans nos constitutions respectives. Dans ce sens les mouvements sociaux sont très subversifs.

C'est pourquoi le pouvoir politique ne les aime pas où bien le pouvoir politique en rit, ou les éliminent de toutes les manières dont il peut se servir. S'il y a une poussée des mouvements sociaux cela signifie qu'un changement radical, non seulement du pouvoir mais de la façon même dont nous vivons et dont nous concevons le monde du point de vue géo-politique.

IV. LE PERSONNEL ET LE POLITIQUE DANS LES MOUVEMENTS SOCIAUX

En effet, le personnel et le politique se joignent dans les mouvements sociaux et c'est là où ils sont radicalement différents de toutes les autres organisations que nous avons connues et même des associations qui s'appelaient Mouvements, c'est-à-dire, il sont toujours porteurs d'une contestation, et c'est pourquoi j'ai tenu à dire toujours le négatif qui en quelque sorte faisait naître le courant qui à son tour fait naître le mouvement social ils sont porteurs d'une alternative qui est nécessairement globale et donc qui va même au-delà de l'inter-sectoriel qui prend l'inter-sectoriel, mais qui va au-delà, et nous savons comme nous sommes loin, même de l'inter-disciplinaire, et encore moins de l'intersectoriel et encore moins du global. Ils sont aussi toujours porteurs d'une inspiration capable d'engendrer des modèles nouveaux, mais pas des modèles manifestes de Maux de Capital, ce sont des modèles vraiment au sens de la société programmée comme travail avec des modèles, des ordinateurs. Donc les mouvements sociaux sont capables de produire des modèles nouveaux, et donc des modèles changeants, car ces modèles s'appliquent, se rectifient et puis cela change. Finalement ils sont toujours porteurs d'une relation profonde entre les personnel et le social. C'est sur que leur nature politique est évidente.

Je ne sais pas comment nous pourrions passer du niveau du mouvement social, au niveau du politique. Ce que nous cherchons actuellement c'est un espace politique par où se fera le glissement à partir des partis politiques vers les mouvements sociaux.

Donc l'espace politique c'est ce qu'il faut. Il s'agit d'un véritable travail d'assainissement de l'environnement, pour que dans cet espace politique quelque chose de nouveau puisse naître. C'est un témoignage de vie, ce sont des convictions, des amitiés, c'est une conversion radicale de la personne tout entière et non pas seulement



des actions qu'elle pose dans le monde et une soumission, un abandon très joyeux et très attentif à l'action de l'Esprit qui est vivant dans le monde d'une façon tellement forte que nous savons qu'il est en effet la présence du Christ parmi nous.

Fundação Cuidar o Futuro



DEBAT AVEC MR. MICHEL WIEVIORKA: "Le Mouvement Etudiant: à la recherche de l'enjeu."

Quelles sont les conditions d' un mouvement étudiant pour qu'il puisse être un mouvement social?

Quelles sont les conditions d'émergence, de passage à un mouvement social ?

Les conditions sociales générales, je dois dire qu'aujourd'hui elle sont très très mauvaises. Je dirais que la constitution d'un acteur étudiant comme mouvement social ne peut être que très volontariste. Et je ne suis pas du tout convaincu que ça soit couronné de succès.

Je crois que la naissance d'un mouvement étudiant, pour donner donc une condition qui lui est interne et qui ne dépend pas simplement d'un modèle universitaire ou politique gouvernementale etc., cette condition, c'est qu'il sache connaître, un enjeu à son action, qu'il sache définir un adversaire et qu'il sache dire au nom de qui il parle, qui il est et qui sont les étudiants.

Le plus clair, je crois, c'est ce dont on a parlé tout à l'heure, c'est la définition d'un enjeu. Sur quel enjeu peut se construire un mouvement étudiant ?

Je dirais qu'un enjeu peut-être défini comme étant spécifiquement universitaire car s'il n'est pas spécifiquement universitaire, il perd sa raison d'être il n'est plus mouvement d'étudiant; mais qu'il doit avoir aussi une portée sociale générale, concerner la société dans son ensemble, l'ensemble, je dirais, des forces sociales contestataires, dominées, défensives, contre-offensives.

Alors quel est cet enjeu ?

C'est ce que nous mettons dans cette recherche sur le Mouvement étudiant. Nous avons dit à des militants étudiants l'enjeu de votre action ne peut être que la connaissance, c.à.d. l'appropriation, la production, la diffusion de la connaissance, et bien entendu, dit et ça peut sembler évident.

Mais quand on est dans l'université, quand on discute déjà avec des militants étudiants et plus encore avec des étudiants non-militants, la base, la population concernée, on s'aperçoit que cet enjeu est très distinct et très distant de la pratique. Des militants étudiants quand ils luttent de quoi vous parlent-ils ?

Ils vous parlent de bourses, de conditions d'existence, ils vous parlent des professeurs qui sont d'infâmes réactionnaires, qui ont une autorité insupportable, ils vous parlent politique, générale, luttes, anti-capitalisme, lutte ouvrières.

Ils ne vous parlent pratiquement jamais de la connaissance, ou sous des formes extrêmement pauvres. C.à.d. il faudrait faire des contrecours.

Il faudrait aux cours médicos que nous font les enseignants substituer des cours que nous faisons nous-mêmes, ou que nous assurons en tout cas, nous mêmes, ce qui est une partie bien pauvre car bien entendu elle n'est pas conflictuelle.

Elle a un petit côté libertaire mais cela n'est pas conflictuel parce qu'on s'enferme sur soi-même au lieu d'entrer dans du conflit, on a une pratique autre, différente.

Alors, voilà j'arrive à la condition et si on reconnaît cet enjeu, il faut aussi reconnaître l'adversaire social de cet enjeu, or cet adversaire social est très difficile à cerner, on sait bien que ça ne peut pas être capitale, le patronat, la bourgeoisie.

On sait aussi qu'on est en train de penser dans des catégories d'une action sociale, donc qu'il ne s'agit pas de lutter contre l'état, comme gestionnaire du changement et on ne voit pas très bien quel est l'adversaire.

